

Traduit du chinois, présenté
et annoté par Françoise Naour

Liu Qingbang

Cataclysme



Bleu de Chine
Gallimard

Liu Qingbang
Cataclysm

Collection dirigée par Geneviève Imbot-Bichet

Liu Qingbang

Cataclysmes

Nouvelles
traduites du chinois, présentées et annotées
par Françoise Naour



Bleu de Chine
Gallimard

Titre original :

Zaibian

过年 «Nouvel An à la mine», publié dans *Yangguang*, 2006, n° 1, repris dans *Wodi*, Sichuan wenyi chubanshe, 2007.

灾变 «Cataclysm», publié dans *Shiyue*, 2007, n° 11.

秋风秋水 «Automnale», publié dans *Shiyue*, 2006, n° 3, repris dans *Wodi*, Sichuan wenyi chubanshe, 2007.

© Liu Qingbang, 2006, 2007.

© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

Introduction

Comment peut-on être pauvre ?

Actualités chinoises

Le pauvre de naissance, et plus encore s'il est chinois, a besoin pour seulement survivre de plus d'intelligence, d'humour et de sagacité que les nantis du big boom.

Avec ces trois nouvelles récentes (2006 et 2007) de Liu Qingbang, nous voici entre drame et comédie chez les mineurs et les paysans du fin fond de la Chine, loin du bling-bling insolent des nouveaux parvenus, loin des Expositions universelles, des Jeux olympiques ou des fantastiques prouesses économiques. Il convient de savoir que l'auteur, né en 1951 dans un petit village du centre, a effectué — comme il se plaît à le rappeler — toutes sortes de besognes : paysan, mineur, journaliste, et qu'il connaît au plus près la réalité des mines et des campagnes de laquelle il fait son terreau romanesque.

Ces trois récits emmènent le lecteur en voyage, dans le milieu de l'Empire du milliard, non chez les riches, ni chez les classes moyennes, qui représentent aujourd'hui cent cinquante à deux cents millions de Chinois, mais au sein du milliard restant, gens de peu, vivant chichement, démunis.

Ici, dans «*Nouvel An à la mine*¹», on rencontre une famille modèle (à enfant unique) de mineurs : l'homme est au fond, dans la nuit de la mine, et voit rarement le jour, qu'il ne retrouve, paysan déchu, que lorsqu'il retourne au pays, le temps d'y faire les blés. Maigre comme un clou et tout noir, on le sort du trou; on le lave, et blanc comme une endive, il y retourne, comme le veut le patron, pour vingt yuans chaque jour². Il est l'un des six à sept millions de mineurs que compte la Chine, un de ceux qui risquent leur vie au travail, car on meurt beaucoup dans les mines chinoises, qui sont parmi les plus dangereuses du monde (5 000 à 6 000 décès par an³). Mais la nouvelle ne fait pas dans le réalisme macabre, ni dans l'atroce, elle raconte avec émotion et simplicité, au ras du quotidien de la femme, une tranche de vie et de temps, une courte halte de bonheur frêle voilé d'amertume.

Là, dans «*Cataclysmes*», on se trouve chez les paysans, dans la Chine centrale des années 1950 : le déluge des déluges roule et s'abat sur la grande plaine, broyant, laminant tout;

1 Une traduction de ce texte par F. Naour a paru sous le titre «*La femme du mineur*» dans *Chine 2009 : pour un état des lieux*, Revue *Espaces Marx*, 2009, n°26, Lille-Hellemmes.

2 Ce qui représente, chaque mois, 600 yuans (60 euros). Salaire sans doute inférieur à celui des *mingong* (paysans-ouvriers, ces paysans qui ont quitté la terre pour venir se faire embaucher sur les chantiers des villes et peuvent prétendre à environ 1 000 yuans – 100 euros – par mois). Si dérisoires que soient ces salaires, ils sont attrayants pour les paysans, lesquels, selon les chiffres officiels chinois, en 2009, ont un revenu net annuel moyen de 2 666 yuans (260 euros).

3 Les chiffres officiels ne sont jamais fiables en Chine. Liu Qingbang, dans une préface, donne celui-ci, 6000 morts par an; le gouvernement, celui de 3 700 pour 2007; les organismes indépendants, celui de 20 000 par an. Même chiffre fourni par Tu Jianjun, *Coal Mining Safety : China's Achilles'Heel*, China Security, vol. 3, n° 2, Spring 2007, p. 38.

les barrages cèdent, les eaux montent, trombes et typhons hurlent à l'envi sur toute la province. Un petit village, « Les Grands Saules », est à son tour menacé, et ordre d'évacuer les lieux est donné par les instances supérieures. Sauve qui peut la vie, et chacun veut sauver la sienne. Mais ce village abrite aussi trois tours-greniers, dans lesquelles sont précieusement engrangés les fruits du labeur collectif, et qu'il faut bien, pour un retour hypothétique des propriétaires légitimes, préserver de la convoitise d'autres villages. Deux volontaires vont s'y coller, attendant sans trembler l'inéluctable, le flot géant, lequel, en fin de compte, déferlera de l'ouest ! On ne peut qu'y lire une métaphore intemporelle : le danger viendrait donc de l'ouest ? S'il y a du tragique dans le récit, le comique cependant participe au spectacle, grâce en particulier aux commentaires déjantés, à la verve intarissable des deux missionnaires de l'impossible, confrontés aux situations les plus cocasses. Bien que l'histoire soit censée se passer dans les années 1950 (des éléments historiques en attestent : coopératives, tracteur Orient rouge, slogans guerriers...), elle peut (et doit ?) être lue comme une espèce de chronique d'une apocalypse annoncée : le barrage des Trois Gorges, justement situé à l'ouest de la région où se déroule le récit, n'est-il pas un spectre qui hante les consciences chinoises ? Et s'il se rompait ? Et si ses puissants contreforts venaient à s'effondrer, et que les eaux énormes vinssent tout engloutir ? Que demeurerait-il des réserves fantastiques, des greniers paysans, des banques des grandes cités ? Peut-être ne resterait-il aux survivants de la catastrophe que

l'arme dérisoire de l'apostrophe vengeresse lancée au Destin : « Ciel de mes deux ! » sont les derniers mots du récit.

Dans « Automnale », même si l'histoire se déroule chez les « ploucs », les personnages, pour être d'authentiques ruraux, ne sont pas pour autant de vrais paysans, mais de petits commerçants à la sauvette, des pêcheurs de rivière, de jeunes voyous, une coiffeuse de tout poil, toute une faune sociale croquée sur le vif. Le récit peut se lire comme un roman policier. Y a-t-il eu assassinat ? Et pour quoi ? Et par qui ? Mais sous ce prétexte de l'enquête menée par l'épouse du disparu, c'est la Chine profonde des bourgs et des bourgades, avec ses petits boulots, ses mesquineries, son âpreté au gain, son indifférence au malheur d'autrui, le tout sur fond de commérages venimeux... qui va défiler sous nos yeux.

Le quotidien des gagne-petit, les crispations de l'inconscient collectif devant un avenir rien moins que radieux, le fait divers sordide, telles sont les sources de ces trois récits plutôt noirs, comme l'humour qui les irrigue et interdit tout apitoiement. Talentueux historien du présent, tantôt jovial, tantôt mélancolique, Liu Qingbang nous emmène à sa suite dans la Chine d'aujourd'hui.

FRANÇOISE NAOUR

Université Charles-de-Gaulle Lille 3

Nouvel An à la mine¹

1 Titre donné par la traductrice. Le titre original est *Guonian* («Le Nouvel An»), nouvelle parue dans la revue *Yangguang*, 2006, n° 1, reprise in Liu Qingbang, *Wodi*, Chengdu, Sichuan wenyi chubanshe, 2007, p. 167-175.

C'était le Nouvel An¹, aussi, quand elle eut fini de manger le gruaud du Sacrifice d'hiver², avec quelques-unes des sucreries offertes au Dieu du Foyer³, Yang Yuewen se mit à la préparation des petits pains à la vapeur. Pas des petits pains comme les autres, mais ceux du Nouvel An ! Leur cuisson, c'est une tout autre affaire, ceux-là sont non seulement pour les Esprits, pour les Ancêtres, mais encore pour les invités, ce qui explique que, ces petits pains-là, on

1 Nouvel An, «*guonian*», qui signifie «passer l'année», n'a rien à voir avec la nouvelle année du calendrier solaire grégorien. Sa date, mobile, correspond à la deuxième nouvelle lune après le solstice d'hiver. On l'appelle également «Fête du printemps» car ce moment marque le retour progressif d'activité de la nature.

2 *Labazhou* : gruaud composé de céréales diverses et de fruits secs, consommé généralement pendant la période du Nouvel An lunaire.

3 Le Dieu du Foyer est souvent représenté par une image collée sur les portes ou sur les murs. Gardien de la cuisine, il est, des divinités, celle qui comprend le mieux la vie réelle des hommes. S'il veille sur la famille, il doit cependant, le vingt-troisième jour du dernier mois lunaire, retourner au ciel, faire à l'Empereur d'En Haut, ou Empereur de Jade, un rapport sur les activités de la maisonnée. Pour que ses mots soient doux, qu'il ne dise pas de mal, on enduit sa bouche de pâte sucrée ou bien l'on pose devant son image des offrandes sucrées. On l'envoie vers l'Empereur de Jade en brûlant son image. Son retour est attendu le premier jour de l'an nouveau.

doive les cuire avec le plus grand soin, c'est comme sacré, pas question de faire ça à la légère, à la va- comme-je-te-pousse ! Les beaux grains de blé, tout frais, on les lave et on les éponge, autant de fois qu'il le faut, dans une serviette, après, quand on les a moulus, on tamise la farine, encore et encore, dans une corbeille en bambou avec un fond de fils de cuivre : c'est seulement quand on a fait tout ça qu'on peut commencer à cuire les petits pains de fête... Leur forme aussi, ça compte : les petits pains de tous les jours, qu'ils soient ronds ou carrés, en forme de ci ou en forme de ça, c'est égal, et la plupart du temps, on n'y met pas de farce, tandis que ceux du Nouvel An, ils doivent être bien dodus, bien ronds, avec un jujube rouge dedans. Pourquoi bien ronds ? Parce que, rond, c'est comme une famille bien unie, réunie, tous ensemble... Et le jujube dedans, qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'on souhaite à chacun des membres de la famille que son cœur soit fourré de douceur, de miel, toute l'année durant... En plus, d'ordinaire, quand on n'est pas très riche, on n'en cuit pas beaucoup, des petits pains, une seule marmite en tout, une par jour. En revanche, quand c'est le Nouvel An, on en cuit au moins deux ou trois marmites en une seule journée, ça peut même aller jusqu'à cinq ou six ! Et pourquoi ça ? À cause d'une vieille tradition : pendant toute la période du Nouvel An, on ne doit pas cuire de nouveaux petits pains, seulement réchauffer ceux qui restent des premières cuissons, et comme ça, quinze jours en tout, du trentième jour du dernier mois lunaire jusqu'au quinzième du premier mois ! Et pourquoi

ça ? Parce que, s'il y en a qui restent, ça veut dire qu'on en a tellement qu'on en a plus qu'il ne fallait, comme si on était riche, quoi. Et riche pour de bon ou pour de rire, tout le monde ici faisait comme ça, comme si que, des fois que, on y croyait dur comme fer, à l'opulence, tout le temps du Nouvel An.

Le cœur fourré de joie, Yang Yuewen faisait cuire ses petits pains, le sourire aux yeux, le sourire aux lèvres, tout comme une riche, contente de ce qu'elle a, de ce qu'elle est : deux pleines marmites déjà, la troisième en train ! Sous la marmite ronflait un beau feu et le reflet des flammes dansait sur les murs de la pièce une ronde rougeoyante autour du fourneau. La vapeur, sous le couvercle de la marmite, fusait de plus en plus rapide, de plus en plus haute, et la pièce tout entière baignait dans un nuage blanc... Une marmite après l'autre, Yang Yuewen recueillait les petits pains, les mettait à sécher sur le hachoir puis, une fois secs, les disposait dans une corbeille faite exprès, tressée de pailles de jeune blé, qui gardait à la fois le chaud et l'humide, de sorte que les petits pains y conservaient intacte leur saveur, dix, quinze jours, sans moisir ni devenir craquants, vrais et frais petits pains de Nouvel An ! Tantôt devant les fourneaux, tantôt derrière, Yang Yuewen ne demeurait pas en place et Xiao Min, sa fille, juste un peu plus de trois ans, la suivait dans toutes ses allées et venues, sans la quitter d'une semelle, marmottant qu'elle ne savait pas quoi faire, toujours dans les jambes de sa remuante mère.

Yang Yuewen finit par donner à la gamine un petit pain tout frais pêché de la marmite mais Xiao Min n'en voulait pas... Est-ce qu'elle n'avait pas envie d'aller retrouver ses petits copains, pour jouer? Non, l'entêtée ne voulait pas non plus. Yang Yuewen fit alors celle qui se rappelle tout à coup quelque chose d'important : « Ton père va plus tarder à rentrer! dit-elle à sa fille. File vite au bout du village pour lui faire fête et voir de quelle couleur est le joli vêtement qu'il te rapporte, va! » et, ce disant, elle s'efforçait de pousser la petite hors de la pièce. Peine perdue! À peine repoussée, Xiao Min regagnait le terrain perdu et revenait étreindre les jambes de sa mère. Ça faisait deux trois jours déjà que la même scène se répétait : Yang Yuewen demandait à Xiao Min d'aller à la rencontre de son père et la fillette, une fois, deux fois... s'était précipitée, toute contente mais chaque fois était revenue triste. Elle ne voulait plus y aller toute seule, si elle y retournait, il fallait que sa mère vienne avec elle! Yang Yuewen rendit les armes : « Oh, toi! fit-elle. Petit bébé, quelle casse-pieds tu fais! C'est bon, oui, je vais aller avec toi, là! »

Le ciel était très clair et, dans la cour, on sentait le soleil très doux. Au pied des cédrales¹, des restes de neige, criblés de petits trous d'écumoire, fondaient peu à peu, la terre était toute gorgée d'eau. Sur les tuiles du toit, la neige accumulée fondait aussi, ça faisait comme des perles de

1 Cédrale : arbre commun de Chine, appelé aussi acajou de Chine. Nom latin : *cedrela toona*. Port élancé, feuillage caduc. Peut atteindre quinze mètres de haut. Il est, en Chine, symbole de longévité.

verre, qui tombaient de l'auvent et chacune d'elles, en touchant le sol de briques bleues, dessinait une espèce de petite fleur. Les gosses du village, pressés d'en finir avec l'année qui s'achevait, commençaient à faire claquer les pétards, le ciel craquant d'un peu partout, c'était le Nouvel An qui s'avavançait en fanfare et en feux d'artifice !

Yang Yuewen, la main de sa fille au creux de la sienne, n'alla pas plus loin que la cour : « Et tous les petits pains qui sont en train de cuire, dit-elle, hein ? Si on s'en va toutes les deux pendant que la marmite chauffe, qu'est-ce qu'on fera s'ils brûlent, hein, comment on fera ? Vaut mieux attendre que la marmite soit finie, non ? Et après, on verra... » Le demi-tour de Yang Yuewen ne voulait pas dire qu'elle avait d'un seul coup changé d'avis : en fait, à aucun moment elle n'avait eu dans l'idée d'aller avec sa fille faire le guet au bout du village. C'est vrai que le feu brûlait fort sous la marmite, vrai que les petits pains risquaient de brûler et qu'il fallait bien que quelqu'un les surveille ; mais il n'était pas moins vrai que le mari, Dong Xinyu, comme d'habitude, n'avait pas dit quel jour exactement il comptait revenir. Alors, dans ces conditions, aller se pointer comme une innocente à l'entrée du village, est-ce que ça ne risquait pas de faire jaser le voisinage, comme si elle n'en pouvait plus d'attendre son homme ? Par-dessus le marché, Xiao Min, au fond, n'avait pas tellement envie d'aller chercher son père et, puisque sa mère n'y allait pas, bon, elle non plus n'irait pas. Elle s'agrippa au tablier de sa mère, tira dessus, elle voulait qu'on le lui

mette, à elle, là! Ce tablier, Yang Yuewen l'avait taillé, cousu, brodé, deux jours avant : sur fond bleu, gorge-de-pigeon, c'était un semis de petites fleurs de colza, jaunes, on aurait dit des vraies, c'était joli comme tout! C'était le seul vêtement neuf que Yang Yuewen comptait ajouter à sa garde-robe pour ce Nouvel An¹ : puisque, en la circonstance, on devait se débarrasser du vieux pour se mettre au neuf, ce tablier suffisait bien, les rites étaient saufs! En somme, avec sa blouse flambant neuve, elle était juste un peu en avance sur la Fête du Printemps. Sans doute, aux yeux de Xiao Min, ce tablier valait-il la plus belle des robes et sans doute voulait-elle, comme sa mère, briller, éblouir! Mais il était trop grand, ce tablier, bien trop grand pour une petite fille, bien trop long, non? Xiao Min pourtant continuait de faire la coquette, elle voulait la porter, tout de suite, la belle chose, si bien que sa mère, de guerre lasse, ayant ôté son tablier, en affubla d'un seul coup sa fille qui se trouva couverte de la tête aux pieds, encapuchonnée, aveugle : « Tu vois bien! Je te l'avais bien dit, qu'il était trop long, que tu ne peux pas le mettre, finaude! Aïe, aïe, aïe, mademoiselle la coquette, te voilà bien, la tête là-dessous! » Xiao Min, furieuse, tira, tira tant qu'elle put pour se dégager, revoir le jour et, de sa petite paume levée, entreprit de frapper, battre sa mère, laquelle, tournant en rond

1 Il est de tradition, au Nouvel An chinois, d'acheter et de porter des vêtements neufs, pour accueillir en beauté l'an nouveau.

dans la cour, esquivaient les horions, se dérobaient de son mieux.

Deuxième Belle-Sœur¹, qui, juchée sur son triporteur, passait à ce moment devant la cour, entendant des éclats de voix, crut que mère et fille faisaient les folles et s'arrêta. Elle revenait du bourg, où elle était allée acheter des petits pains du Nouvel An, pas la peine de perdre son temps à en faire cuire : ceux du bourg, là-bas, ils s'en fichaient pas mal des traditions, les traditions, ça fait vendre, farine à la machine, boules au moule, les petits pains allaient bon train, y avait juste qu'à aller jusqu'au bourg pour en acheter, et en plus, va savoir comment ils faisaient, dans les usines à petits pains, mais les leurs étaient, ah oui, bien plus blancs que ceux qu'on bricole à la maison ! « T'as toujours pas fini de les cuire ? » demanda-t-elle à Yang Yuewen. Si, si, cette marmite-là, encore une après, et ce serait tout... Deuxième Belle-Sœur fit l'étonnée : « Comment tu peux tellement te fatiguer à ce genre de choses, hein, pourquoi donc ? Regarde : moi, d'abord, j'ai même pas touché à une marmite, deuzio, j'ai même pas touché au fourneau, j'ai juste sauté sur mon triporteur, et d'un seul coup d'un seul, je rapporte des petits pains de Nouvel An tant que je veux, des dizaines et des dizaines ! » Yang Yuewen protesta qu'elle s'était pas donné tant de mal que ça et puis que, flemmarder pour flemmarder,

¹ Deuxième Belle-Sœur : c'est ici un hypocoristique. Il n'y a entre les deux personnages aucun lien de parenté.

autant cuire des petits pains, au moins, tu t’amuses ! Ce qui fit dire à Deuxième Belle-Sœur : « Alors, ça, toi ! T’as le bonheur sous la main et tu sais pas t’en servir ! Ton Xinyu, il est parti te gagner des mille et des cents, et toi tu restes là, à rien dépenser, comme si l’argent faisait des petits ! Et, au fait, quand est-ce qu’il revient, ton bonhomme ? — Je sais pas, fit Yang Yuewen, je sais pas, il m’a pas téléphoné ces jours-ci... »

Elle aurait eu bien d’autres choses à dire sur le sujet, Yang Yuewen, mais elle se gardait bien de les confier à Deuxième Belle-Sœur, de peur que l’autre se paie sa tête. Ce que Yang Yuewen taisait, c’est que son mari aimait plus que tout les petits pains qu’elle lui faisait, il le lui avait dit : là-bas, au réfectoire de la mine, il en mangeait tant qu’il voulait, des petits pains à la machine, mais, quand il était chez lui, à la maison, c’était autre chose, ceux qu’elle cuisait exprès pour lui, il se contentait pas d’en grignoter un petit bout, non ! deux, trois petits pains au même repas, ça lui faisait pas peur ! Et il n’y avait pas que ceux de la cantine qui lui semblaient fades, il en avait mangé des quantités, un peu partout, mais nulle part, aucun n’avait la saveur de ceux qu’elle lui préparait ! Elle s’était étonnée : « Pourquoi donc ? » Et lui : « C’est l’haleine de tes mains, tu vois, qu’est pas comme les autres ! Le blé, c’est le même, la farine, c’est la même, mais quand toi tu pétris la pâte, l’haleine de tes mains entre dedans, c’est ça qui donne à tes petits pains cette couleur qu’ils ont, et ce goût comme y en a pas deux ! » Alors, forcément, elle les avait regardées, ses deux

Dans la collection Bleu de Chine – Gallimard

Su Tong, *Le Rivage*, roman

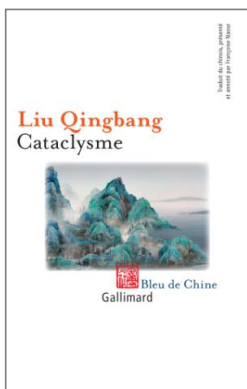
Feng Zikai, *Couleur de nuage*, recueil

Tsering Woeser, *Mémoire interdite*, témoignages

Bei Bei, *Mon petit coin du monastère*, roman

Cui Zi'en, *Lèvres pêche*, roman

Yu Jian, *Un vol*, poème en prose



Cataclysm Liu Qingbang

Cette édition électronique du livre

Cataclysm de *Liu Qingbang*

a été réalisée le 09 mars 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

(ISBN : 9782070131686).

Code Sodis : N49380 - ISBN : 9782072445248.

Numéro d'édition : 179094.